

## Nous allons au cinéma ce soir

Carole David

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

David, C. (2020). Nous allons au cinéma ce soir. *24 images*, (195), 26–28.



↑ Le Nuovo Sacher, salle de Nanni Moretti, Rome

# Nous allons au cinéma ce soir

par CAROLE DAVID, écrivaine

## L'histoire des salles de cinéma que j'ai habitées est une succession de photogrammes et de petites catastrophes survenues avant même ma naissance.

La scène inaugurale est le Laurier Palace ravagé par un incendie en 1927. Je n'y suis jamais allée sinon au fil du récit de ma grand-mère maternelle, témoin oculaire du drame. Elle habite le Centre-Sud depuis son arrivée d'Italie. Elle connaît l'époque du muet. Son acteur préféré est Valentino. En ce dimanche funeste, les petites victimes seront piégées et piétinées avant de rendre l'âme.

En salle, avant la projection, je fixe les panneaux de sortie lumineux, une manie familiale pour chasser le *malocchio*.

Mes parents fréquentent le Beaubien bien avant ma naissance rue Des Écores, à un jet de pierre du cinéma. Ils disent qu'ils vont au *théâtre*, un anglicisme. Plus tard, le cinéma est vendu, change de nom et devient le Dauphin. Il s'agrandit

dans l'ancien magasin de meubles d'un ami de mes parents. Pendant longtemps, je pense au mur extérieur du cinéma en briques beiges qui jurent avec le reste de l'immeuble. Je me dis que j'écoute un film dans un commerce au milieu des cuisinières et des réfrigérateurs. Un jour, au même endroit, j'ai 38 ans et je m'endors dans la salle, épuisée par ma condition de mère monoparentale et d'enseignante. J'amène mes deux enfants voir *Maman, j'ai encore raté l'avion*. Je me réveille en sursaut quand Harry (Joe Pesci) reçoit un coup de chalumeau sur le crâne. Ma fille terrorisée se blottit dans mes bras.

Au Cinéma Outremont, je tombe follement amoureuse de Jean-Pierre Léaud en antihéros dans « Les aventures d'Antoine Doinel » réalisées par François

Truffaut. Un dollar par séance. Le programme se déploie comme une carte du tendre. Je suis passée des romans photos italiens aux romances intellectuelles. Je rêve de Paris, m'achète un Vélosolex. J'appartiens à un cercle d'initiés.

Au même endroit, je participe à une levée de fonds pour le film de Paule Baillargeon, *La cuisine rouge*, en 1977. J'apprends la leçon d'une comédienne qui veut passer derrière la caméra.

Au jour de l'an 1975, on se retrouve en famille avec ma grand-mère maternelle, peut-être au Loews ou au Capitol, je ne me souviens pas. *Le Parrain 2* est à l'affiche. Toute de noir vêtue, elle s'assoit dans le fauteuil, ses pieds ne touchent pas le plancher. Depuis l'incendie du Laurier Palace, elle a fui les salles de cinéma.

Un soir de tempête de neige, dans ce qui reste de l'épopée du Crémazie, devenu pendant quelques mois un cinéma de répertoire avant de rendre l'âme, Barton Fink (John Turturro) annonce la fin des salles de quartier.

Que serait ma carrière de cinéophile sans le cinéma de la Place Versailles dans l'est de la ville, que je fréquente avec mes amies le samedi matin? Les films sont sans intérêt. On est là pour les garçons tout simplement. Maciste, Robin des Bois, Ivanohé et les autres courent dans toutes les directions sur l'écran. Dans le noir, nous rions, après on mangera une frite et les garçons réels nous suivront dans le centre commercial.

Ce n'est pas une vraie salle de cinéma. Nous entendons le ronronnement du projecteur sous la garde de sœur Marie Étienne. Nous discutons en petits groupes d'un film qui vient d'être projeté, *Rear Window* d'Alfred Hitchcock. Nous apprenons les rituels, observons les ombres et la lumière en silence.

Quelques jours avant sa mort, mon père est allé au théâtre Langelier avec sa sœur. Je me demande toujours comment il fait pour endurer cet endroit vétuste et déprimant. Il me raconte en détail le film américain qu'il a vu, *Vice*, un biopic de Dick Cheney. Ce sont mes parents qui, sans le savoir, m'ont initiée au cinéma.

Rome, dans le quartier Trastevere, à l'automne 2019, je me pointe au cinéma culte de Nanni Moretti, Nuovo Sacher, pour la première représentation de *The Irishman* de Martin Scorsese en version originale, sous-titrée en italien. L'entrée est austère. Il faut avoir la monnaie d'appoint. Je bois un verre de vin blanc très frais au bar. De lourds rideaux en velours rouge dissimulent les sorties de secours.

Puis, je me retrouve nez à nez avec Peggy Sheeran (Anna Paquin) la fille du mafieux Frank Sheeran (De Niro). Et lorsque celle-ci apparaît sur l'écran, silencieuse, l'épiphanie de mon identité, comme dans un traquenard, me saisit.

Je suis dans un film, celui de ma vie de cinéophile, qui s'arrêtera abruptement quelques semaines après mon retour à Montréal.